

Il y a des jours comme ça, où l'on se sent particulièrement en vie et reconnaissant de l'être. Dans ces journées, tout paraît plus vrais, plus profond, comme si nos sens avaient été décuplés. Chaque respiration, chaque battement de coeur est un cadeau de plus qui nous est offert. Bien que ce soit à chaque instant le cas, il y a ces jours où l'on en est conscient. Certains diront qu'on devrait vivre n'importe quelle journée avec une telle acuité. Il n'y a que les sages pour y parvenir. Nous autres, humains lambdas, nous sommes bien trop pris dans nos occupations boulots, familles, hobbies, soucis et autres problèmes. Cependant, de temps à autre, on a la chance d'avoir les deux pieds ramenés sur terre, les yeux en face des trous, nos élucubrations mentales incessantes dissipées en faveur du présent. Aujourd'hui, je vis l'une de ces journées. Je n'arrive pas à souligner à quel point ce sentiment est unique et particulier. Je suppose que le meilleur moyen d'en témoigner est de souligner le simple fait que je sois en train d'écrire ces lignes. Ça ne m'est pas arrivé depuis une bonne décennie, je pense. Si ce n'était pas en train de m'arriver, je serais occupé à ranger mes outils dans le garage, à faire de la motocross ou serais tout simplement vautré devant la télévision. Je n'arrive d'ailleurs toujours pas à m'expliquer pourquoi j'ai ressenti ce besoin d'écrire.

Cette journée a commencé de manière tout à fait banale : le réveil, la douche, le petit-déjeuner avalé en courant déjà de droite à gauche pour essayer de faire entrer un maximum de choses dans ces 18h où je ne dors pas. J'étais en train de finir de préparer mon sac à dos pour le trek d'une semaine lorsque j'ai reçu cet email d'Henry. C'est à ce moment que tout a basculé.

Je suppose que je dois d'abord expliquer ma relation avec Henry. Il y a quelques mois, j'ai décidé de réaliser un vieux rêve et de traverser l'Arizona à vélo. Ce fut un périple inoubliable, rempli de vues bien au-delà de mes espérances. Ce fut aussi éprouvant. Pour la quatrième année consécutive, les records de température ont été battu à plat de couture, entraînant une sécheresse de plus en plus aride. Je transportais tellement d'eau que j'ai dû sacrifier une partie de la nourriture. De toute façon, il faisait tellement chaud que je n'avais pas envie de manger et ce fut un vrai calvaire que de parvenir à avaler quelques calories pour contrebalancer toutes celles que je dépensais. Ça faisait un mois que j'étais en route et il ne me restait qu'une cinquantaine de kilomètres jusqu'à la fin du périple, la frontière avec l'Utah, lorsque j'aperçu un homme en pleurs sur le bord de la piste. Il avait un chapeau de paille, des vêtements usés et couverts de poussière, des baskets trouées et un sac-à-dos décoloré par les UV. Dans ma vie quotidienne habituelle je l'aurais pris pour un vagabond, sans doute ivre, et je serais passé outre sans me soucier de quoi que ce soit. Mais parce que c'était à cet endroit, je savais que c'était un randonneur. Et parce que j'étais immergé dans ce périple, cette expérience, j'étais ouvert et disposé à aider mon prochain, qui qu'il soit. C'est fou à quel point l'itinérance en pleine nature, dépouillé de tout confort matériel superflus, entouré de vues grandioses, ramené à ne se soucier que de l'essentiel et les besoins vitaux, surtout boire, vous rend votre humilité.

Je me suis donc approché de l'homme et me suis aperçu qu'il devait à peu près avoir mon âge. Lorsqu'il me vit approcher, il ravala ses sanglots, enserra son sac, releva la tête et me regarda droit dans les yeux avec une étrange intensité.

- "Je n'ai plus rien à vous donner, on m'a tout pris, laissez-moi en paix s'il vous plaît." me déclara-t-il à ma plus grande surprise.

Je lui assurai que je ne lui voulais aucun mal, que du contraire, posai mon vélo et m'assis près de lui. Petit à petit, je découvris des bribes de son histoire, à commencé par ses dernières

mésaventures. Alors qu'il débouchait du sentier sur la route de graviers, deux motocross le frôlèrent à toute vitesse avant de faire demi-tour et de revenir à sa hauteur. L'un se fichant devant lui, l'autre dans son dos. La suite s'était passée très rapidement et ses souvenirs étaient brouillés. C'était deux jeunes rednecks qui n'entendaient pas partager leur piste favorite avec ces sales hippies de marcheurs. Sans qu'il ne comprenne comment, il se retrouva au sol, la tête écrasée sous une botte de motard. Il eut juste le temps de voir ses dernières réserves d'eau se déverser dans la poussière avant de ressentir une douleur insupportable au visage et de s'évanouir. Quand il se réveilla, il était seul, allongé au milieu de la route, ses affaires éparses tout autour de lui, la flaque créée par ses gourdes de vidées finissant de s'évaporer. Il se releva péniblement, rassembla ses quelques maigres possessions et s'aperçut que ses dernières victuailles ainsi que son portefeuille avaient disparus. Il avait trébuché jusqu'à l'ombre de cet arbuste desséché et s'était effondré en pleurs. Il ne savait pas combien de temps il était resté inconscient, ni combien de temps il s'était abandonné aux larmes. En m'apercevant à contre-jour, il m'avait pris pour un nouvel agresseur. Le regard qu'il m'avait jeté pris alors tout son sens mais en même temps me stupéfia car il était dénué de toute rancœur, de toute colère, de toute agressivité. Ses yeux avaient pénétrés les miens avec un calme, une sérénité et une force douce transperçante. Il semblait prêt à tendre l'autre joue plutôt qu'à en découdre.

Il ne me restait qu'une barre de céréale et un litre d'eau. J'avais passé la dernière heure à me tourmenter en me disant que ce ne serait pas assez pour parcourir les dernières dizaines de kilomètres à travers le désert, sous ce soleil écrasant. En les lui passant, je n'eus pourtant aucun doute que j'arriverai à le faire sans aucune vivre du tout. Je montai mon abri pour procurer un peu plus d'ombre à Henry, le forçai d'accepter ma dernière gourde et mon dernier snack, déchargeai mes sacoches afin d'être plus léger et convint avec lui que j'irais jusqu'à ma voiture garée à l'arrivée puis reviendrais le chercher. Lui n'arrivait pas à me remercier autant qu'il le voulait tandis que je n'arrivais pas à lui faire comprendre qu'il n'avait pas à me remercier. Je pédalais comme je n'avais pas pédalé depuis ma vingtaine, et ça remonte. J'étais parcouru d'une nouvelle énergie dont la source me paraissait intarissable.

J'avais parcouru l'itinéraire complet un peu plus vite que prévu et disposais donc de quelque jours de vacances supplémentaires, que je mis à profit pour apprendre à connaître Henry et m'assurer qu'il ne manquait de rien. Je fus stupéfait par son approche de l'existence et la manière dont il naviguait la sienne. Nous nous découvrîmes une complicité sans fond, comme si nous étions amis depuis la plus tendre enfance et nous trouvâmes toutes sortes d'étranges similitudes, à commencer par notre date d'anniversaire commune. Nous avions tous les deux fait l'armée afin de payer nos études sans traîner une dette étudiante pendant des années. L'un comme l'autre, nous avions fait carrière comme on dit, travaillé comme des bêtes, sans relâche pendant des décennies pour accumuler un capital intéressant et subvenir à tous les besoins de nos familles respectives grandissantes, chacun ayant eu trois fils. Nous partagions les mêmes vues politiques et économiques ainsi qu'un degré de tolérance et d'ouverture similaire, bien que je doive reconnaître qu'il avait à m'apprendre dans cette dernière dimension. Il nous semblait être des frères jumeaux ayant grandi séparément aux deux extrémités du pays, lui dans la jungle urbaine de l'est, moi dans la campagne profonde de l'ouest. Bien avancés dans la cinquantaine et avec assez d'argent que pour pouvoir finalement lever le pied quant aux heures de travail, nous tentions tous les deux de réaliser un maximum de nos rêves de jeunesse, mis de côté jusqu'ici au profit de notre escalade sociale et financière, avant que nos corps ne soient trop faibles et fatigués.

Henry avait une motivation supplémentaire qui le poussait à cocher ces cases sur sa to-do-list. C'était d'ailleurs là que notre similarité quasi absolue prenait fin et que mon admiration à son égard devenait sans bornes. Mon entreprise tournait, mes fistons étaient toujours partants pour faire de la

motoneige, chasser ou juste boire une bière avec leur vieux père et mon couple était toujours aussi débordant d'amour et de tendresse qu'aux premiers jours. La vie me souriait et je n'avais à me plaindre de rien. Le scénario avait pris une toute autre tournure pour Henry. Après de nombreuses années de collaboration et une fois leur business bien lancé, son associé lui avait fait un vilain coup bas, l'évinçant de la direction et le plongeant dans un enfer judiciaire. Comme si ce n'était pas assez, il était parti avec sa femme qui, par guerre d'avocats, lui avait soutiré une bonne partie du patrimoine qui lui restait. Ses fils avaient préféré suivre leur mère plutôt que de rester "avec ce loser" comme ils l'avaient dit. N'importe qui aurait sombré dans l'addiction, la violence ou même le suicide mais Henry avait accueilli les coups d'une toute autre manière.

- "En fait cela m'a ouvert les yeux sur la superficialité de cette vie que je m'étais construite et dans laquelle je m'étais enfermée. Ça m'a ouvert les portes vers un nouvel itinéraire dont la richesse est intérieure plutôt que extérieure" m'avait-il dit en cherchant ses mots avec précautions, comme si le langage commun ne pouvait pas rendre la profondeur de son expérience.

De chef d'entreprise florissante il s'était retrouvé à la plonge. Plutôt que de s'en offusquer, il riait en affirmant :

- "J'ai eu énormément de chance de bien connaître la direction de ce restaurant prestigieux où j'emmenais mes clients. Ils ont eu la gentillesse de m'offrir cette position de petite main alors qu'ils n'en avaient pas vraiment besoin. Qui aurait engagé un cinquantenaire comme moi?"

L'Univers semblait s'acharner sur lui, enfin c'est mon point de vue. Lui trouvait que c'était juste un signe pour le pousser encore plus en avant dans quête intérieure. Alors qu'il faisait un test de routine, on lui trouva un cancer trop avancé que pour être curable et on lui pronostiqua une poignée de mois à vivre.

- "Cette nouvelle a encore plus démultiplié mon goût pour la vie, mon envie d'y croquer à pleines dents, de respirer le pur air à pleins poumons, de me détacher du superflu, de vivre d'essentiel, de trouver qui j'étais véritablement avant de quitter cette existence."

Il avait refusé tout traitement, revendus ses quelques biens, quitté son appartement et remis sa démission au restaurant. Il avait juste gardé son sac-à-dos remplis de ses affaires de trekking.

- "Je préfère vivre mes derniers jours au contact de la Nature, cerné de vues grandioses, hébergé par les montagnes, entouré par la forêt, en communion avec le sauvage plutôt que de pourrir dans un hôpital aseptisé, noyé dans l'indifférence" m'avait-il soufflé d'un ton rêveur. "J'ai l'impression de rentrer chez moi avant d'être rappelé là-haut ou peu importe où j'irai après mon dernier souffle. Je suis éternellement reconnaissant d'avoir eu l'opportunité de prendre cette voie avant qu'il ne soit tout à fait trop tard. Mon seul regret est d'avoir perdu le contact avec mes enfants mais je ne leur en veux pas."

Il s'était lancé le long de tous les plus beaux itinéraires de randonnée des États-Unis et comptait marcher jusqu'à ce que la maladie l'en empêche tout à fait. Il appréciait particulièrement la compagnie de tous ces jeunes qu'il croisait sur les sentiers, en qui il reconnaissait un peu de ses fils.

Les quelques jours qui me restaient avant de retourner à ma vie quotidienne passèrent en un clin d'oeil. Henry, lui, était prêt à reprendre le chemin et continuer sa route vers le nord. Nous nous jurâmes de rester en contact et de marcher une semaine ensemble quand il serait dans ma région. Je pris la route à contre-cœur mais persuadé que ma vie ne serait plus jamais la même après une telle rencontre. Pourtant, sans que je ne m'en rende compte, la routine m'avait rapidement rappelé à elle et je fus surpris lorsque mon agenda électronique me notifia : "Trek avec Henry". La perspective de passer à nouveau du temps avec cette personne m'avait à nouveau fait prendre un

peu de recul par rapport à mon train-train quotidien et j'étais impatient de pouvoir partager mes impressions avec lui, de profiter de sa sagesse. Je lui envoyai un email pour m'assurer qu'il n'avait besoin de rien en particulier et préparai mes affaires.

Il me répondit par une photo. Une photo qui me fit prendre conscience de chacune de mes respirations, de chacun de mes battements de coeur. C'était un selfie où Henry était presque méconnaissable, amaigri à l'excès et intubé de partout. Sa chemise poussiéreuse avait été remplacée par une blouse d'hôpital et les montagnes par un mur blanc. Autour de lui se tenaient trois jeunes-hommes qui avaient les yeux rouges de larmes et qui tentaient de sourire sans vraiment y arriver. Henry, lui, arborait le plus radieux des sourires et ses yeux transpiraient la quiétude, la paix et la gratitude. Il avait atteint le bout de sa quête et m'avait entraîné sur la mienne.

Cette histoire vous a plu? N'hésitez pas à me le faire savoir ou me communiquer tout autre commentaire via: tomdwilde@gmail.com